

Les plantes invasives Les plantes dans la vie quotidienne au début du XXI^e siècle

Pierre Lieutaghi

Les changements socio-économiques (globalisation des échanges, migrations des hommes et des biens, etc.) et leur impact environnemental ont des conséquences de plus en plus manifestes sur tous les aspects de la vie des sociétés pris en compte par l'ethnologie, de l'espace rural ou forestier au monde urbain, du paysage à l'appartement.

Le végétal y tient un rôle d'acteur central, même si, comme il est habituel en ce qui concerne les plantes, ce rôle est sous-évalué, quand il n'est pas tout simplement passé sous silence.

L'extension de certaines cultures industrielles bouleverse la fonction et l'aspect paysagers de régions entières ; fruits et légumes d'importation influent de plus en plus sur les pratiques alimentaires ; les plantes médicinales des climats tropicaux réintroduisent la panacée dans les thérapeutiques, "alternatives" en particulier ; la diversification et l'extension extraordinaires du végétal d'ornement dans nos cultures transforment l'espace quotidien, etc. : la participation des plantes aux changements des sociétés en ce début du III^e millénaire n'a d'autre équivalent dans l'Histoire que les apports du Nouveau Monde au XVI^e siècle.

Parallèlement, et le plus souvent de façon occulte, favorisées par la multiplication des échanges et les atteintes aux milieux (urbanisation, transformations des pratiques agricoles, etc.), beaucoup de plantes non européennes entreprennent des migrations. Lorsqu'elles trouvent des conditions de croissance favorables, elles se multiplient sous nos climats, s'étendant parfois jusqu'à l'envahissement.

Ces bouleversements sont loin d'être sans conséquences sur les modes de perception du végétal. Qu'en est-il, par exemple, de l'avis des urbains sur la pléthore de "fleurissement" des villes et villages ? sur les champs de maïs parfaitement nettoyés de toute "mauvaise herbe" et arrosés sans mesure ? Le remède végétal exotique est-il en train de retrouver l'aura de toute-puissance dont il bénéficiait au Moyen-Âge ? et pourquoi ? Quelle place symbolique accorde-t-on à la plante d'appartement désormais omniprésente ? etc. Ces aspects de la rencontre contemporaine avec la flore n'ont été que très peu questionnés. À travers eux, pourtant, s'exprime une part du ressenti moderne de la nature. Il était justifié de leur consacrer une réflexion approfondie.

Les deux journées du séminaires se sont articulées autour des deux grands thèmes évoqués ici, plantes dites “invasives” et nouvelles relations au végétal dans nos sociétés.

• *Les plantes “invasives”.*

Les “plantes métèques”, dont parlait le botaniste et historien des plantes cultivées Cl.-Ch. Mathon, vont-elles polluer la nature nationale et faire l'objet de reconduite à la frontière ? On sait comme certaines d'entre-elles ont fait l'objet, ces dernières années, d'une véritable “chasse à la clandestine” ; ainsi de la guerre menée par des municipalités contre l'ambroisie, *Ambrosia artemisiifolia*, au pollen allergisant.

L'appel à contribution concernait les origines, modalités et territoires d'extension de ces plantes, leurs usages éventuels, les discours et représentations à propos de l'envahissement chez le « scientifique » comme chez le citoyen ordinaire.

Le premier volet du séminaire, entièrement consacré à cette thématique, a bien répondu à l'attente des organisateurs en regroupant à la fois des interventions d'ordre général et des analyses monographiques.

Sur la problématique elle-même, Sergio Dalla Bernardina a traité des “ sciences humaines face aux invasions biologiques : prolifération des espèces, foisonnement des regards” ; Jean-Yves Durand des “néophytes ou fléaux verts : ‘invasion’ et ‘diffusion’ dans les perceptions de l'expansion spatiale des espèces végétales”. Une partie de la conférence généraliste de P. Lieutaghi sur “les relations flore-sociétés au début du XXI^e siècle”, abordait le même domaine.

Les communications relatives à une seule espèce végétale ont examiné les cas de la jussie, *Ludwigia grandiflora* (Marie-Josée Menozzi : “La jussie, une espèce envahissante des paysages, des modalités de catégorisation”), du cerisier tardif, *Prunus serotina*, en forêt de Compiègne (Aurélie Javelle, qui s'interroge sur “les nouveaux référentiels du ‘bien-voir’ notre environnement”), et de l'algue *Caulerpa taxifolia*, nantie d'une réputation particulièrement sulfureuse à la fin du XX^e siècle, avec une riche prolifération sémantique associée (Sylvie Friedmann).

Il va de soi que ce domaine d'investigation est appelé à s'étendre. Beaucoup d'invasives issues d'introductions involontaires ou “échappées de culture” (buddléia, “herbe des pampas”, séneçon du Cap, etc.), ou bien arbres de reboisements devenus nocifs pour les milieux sauvages, comme le pin noir d'Autriche, requièrent l'attention de l'ethnologue, tant ces plantes, outre leur impact écologique, finissent par s'imposer aux regards comme aux paysages.

Les plantes dans la vie quotidienne au début du XXI^e siècle

D'abord centré sur l'imaginaire moderne du végétal dans nos cultures, cette thématique s'est élargie à plusieurs aspects de la relation aux plantes dans les usages, l'ornement, l'ordre symbolique. Plusieurs des thèmes évoqués dans l'appel aux intervenants ont donné lieu à communication.

Il en va ainsi de ce qui concerne le végétarisme. Il était proposé de traiter les questions suivantes : qu'en est-il du végétarisme aujourd'hui ? comment a évolué le discours qui s'y associe depuis le XIX^es. au regard des progrès de la biologie et des questions environnementales ? Le “développement personnel” avec recours au végétal est-il un nouvel avatar de la vérité naturelle ? Laurence Ossipow a fourni des informations utiles au débat (“Les plantes dans l’imaginaire et les pratiques d’un réseau de personnes végétariennes”).

L’histoire de la plante d’intérieur, représentante de la nature à domicile, substitut éventuel de l’animal familier, confidente, présence bénéfique (parfois maléfique ?), être sensible à nos états d’âme, etc., a été retracée par Laurent Domec. Tandis que Marc Rumelhart évoquait l’évolution des pratiques de taille topiaire, qu’on aurait grand tort de croire circonscrites au Grand Siècle — ce qui n’était pas sans liens avec notre demande touchant aux “espaces verts”, enfants du jardin public. Par contre, ce qui a trait aux friches (végétales) urbaines, aux plantes sauvages dans la ville, aux représentations de la flore (ordonnée ou désordonnée) dans le monde urbain, sont des thèmes de questionnement restés en suspens, même si les séminaires de Salagon les ont déjà considérés sous d’autres aspects.

Il en va de même avec la plante médicinale, où l’on souhaitait un état des pratiques de soins par les plantes entre légalisme réducteur et recherche d’autonomie. Les incidences du discours environnementaliste sur le recours aux remèdes végétaux, le paradoxe qui voit ce recours croître parallèlement à la chute de la biodiversité et à la dégradation des milieux, sont aussi des interrogations qui vaudraient d’être approchées. Toutefois, Amélia Frazao-Moreira, en allant “du savoir-faire à la connaissance des plantes, pratiques ancestrales et savoirs modernes au sein du monde rural portugais”, a permis à ce domaine important du rapport au végétal de figurer parmi les communications — et son exposé appelle une nouvelle fois la comparaison entre enquêtes dans le contexte européen.

Les bouquets funéraires, dits “bornes de mémoire”, du bord des routes, nouvel usage de la fleur cérémonielle entre excès de vitesse et promptitude de l’oubli, ont vu leur typologie et leur signification précisées par Laetitia Nicolas (“Les bouquets funéraires du bord des routes, ou l’émergence d’une autre culture des défunts”). Dans un tout autre registre, Charles Ronzani a montré que la référence à la fleur comme modèle esthétique, et plus généralement au végétal, n’était pas le propre de l’Art Nouveau, qu’elle opère tout aussi bien de nos jours (“Le ‘retour’ du motif végétal dans la publicité, le design et le design urbain comme signe supposé du progrès”).

Le séminaire s’est terminé avec des commentaires sur le statut de deux plantes particulièrement emblématiques des “merveilles de la flore montagnarde”. En parlant des “représentations de l’edelweiss” dans le contexte pyrénéen, Marlène Albert-Llorca a montré que des “contaminations” récentes entre “folklore des plantes” sont possibles, puisque les pratiques festives très codées associées à cette fleur dans les Pyrénées occidentales relèvent probablement d’influences alpines. Raphaëlle Garreta a clos les interventions “sur les pas du sabot de Vénus”, en commentant de façon savoureuse les superbes photographies de l’orchidée européenne la plus célèbre, dont la découverte récente en Aragon suscite un engouement analogue à celui d’une apparition sainte.

Bien cohérent, le séminaire d'octobre 2008 a validé une nouvelle fois l'intérêt d'une ethnologie tournée vers l'actuel en ce qui concerne la relation au végétal. À travers l'attention aux plantes s'exprime très clairement l'attitude plus générale de nos sociétés au regard des "grands" changements socio-environnementaux. S'y référer aiderait à mieux ajuster les politiques où la "nature" représente non seulement un enjeu culturel, mais, de plus en plus, un repère nécessaire à la validité des choix économiques.

Le séminaire d'ethnobotanique de Salagon d'octobre 2008 a été organisé en partenariat avec le CRIA portugais : Centro em Rede de Investigação em Antropologia (centre en réseau de recherche en anthropologie).

2008